

Pour nos lectrices

Autor(en): **Marjolaine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 40

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il y a mille anecdotes attestant avec quelle facilité et quel entrain Russes et Français « faisaient camaraderie », selon les expressions du soldat Zmieff.

Un jour, des oies sauvages vinrent à passer au-dessus des batteries. Les Français, pour s'amuser, envoyèrent quelques balles à ces oiseaux, qui tombèrent à portée des Russes.

Un jeune soldat du régiment de Sélinguinsky monta alors sur le remblai des défenses russes, défit une bande de toile qu'il portait en guise de bas autour des jambes, l'agita comme un drapeau parlementaire afin qu'on ne tirât pas sur lui et, descendant avec agilité, arriva jusqu'à l'endroit où gisaient les oies.

Il en saisit une et de toutes ses forces la jeta du côté des Français :

— C'est pour vous ! cria-t-il.

Il en envoya une autre à ses camarades :

— C'est pour nous !

A cet instant, une troisième oie qui n'était que blessée réussit à s'envoler et à s'enfuir.

— Et celle-ci pour les Anglais ! ajouta-t-il ironiquement.

Les Français ne restèrent pas en reste de courtoisie. Ils invitèrent les soldats à venir près d'eux et ils les régalarèrent de rhum. Un instant après, le feu recommença, et on se mitrailait avec entrain.

Autre anecdote, qui fait ressortir cette générosité. Un capitaine, nommé Lamouloff, remarqua un jour qu'un jeune troupier de sa compagnie n'était pas encore bien accoutumé au feu.

— Attends un peu, lui dit-il, je vais te guérir de ta peur.

Et il l'emmena sur le remblai, à un moment où les balles faisaient rage, et, là, tranquillement, sa cigarette aux lèvres, dans ce poste qui n'était plus abrité, il lui fit faire l'exercice, très lentement.

Les Français virent ce qui se passait, battirent des mains devant cette froide bravoure du capitaine, et cessèrent de tirer.

Dans ces récits de soldats qui étaient communiqués au prince, il y en a d'une bonne humeur et d'une simplicité charmantes.

Tel celui du soldat Chkara, prié de dire pourquoi il avait été décoré.

— J'ai été décoré « pour rien », dit ce brave modeste. J'étais de garde auprès de la cave à poudre, dans la batterie de Rostislavie. Une sacrée bombe tombe un jour sur la cave et se met à siffler. Je la repousse du pied. Nakhimoff passait justement à cet instant : « — Bien, très bien, mon garçon », fit-il. Et il ajouta : « Prenez le nom de ce gaillard ! »

C'était cela qu'il appelait « rien ! »

Un autre récit du major Yanosky relate un « cri du cœur » de soldat qui est d'une jolie crânerie.

Sur le 2^e bastion, un obus français, trouant le blindage, tomba et éclata dans l'abri où se trouvait un brave troupier russe qui dormait tranquillement au milieu du fracas des pièces d'artillerie tonnant des deux côtés.

Réveillé en sursaut, il sortit comme il put de l'abri, qui n'en était plus un, mais le tube brûlant de l'obus enflamme son uniforme.

Il ne pense pas au danger qu'il venait de courir.

— Ah ! les gueux ! s'écria-t-il, en montrant le poing aux Français, ils m'ont joliment arrangé mon pantalon !

Les soldats français avaient leur théâtre où, entre deux sorties, ils jouaient bravement des pièces de circonstance. Du côté russe, on prenait aussi quelques distractions. Le lieutenant Savitzki avait fait apporter, dans le bastion où il servait, un piano, et son collègue Stépanoff et lui faisaient danser les soldats.

Le piano, un beau jour, fut réduit en miettes par un obus, et les danseurs furent tués ou blessés... Le lendemain, par une bravade, les officiers russes faisaient venir un autre piano à la même place.

Les mots curieux de soldats abondent dans ces notes. Tel celui du brave Kompantzeff. Il venait de préparer le *stsché*, la soupe aux choux russe, quand un boulet renversa la marmite, la coupant en morceaux.

Kompantzeff poussa un juron :

— Ah ! ces Français ! fit-il... Frapper un homme, cela je le comprends, c'est pour cela qu'on est soldat ; mais ils se mettent à briser nos marmites, maintenant, et ils ne nous laissent plus manger notre soupe !

On voit que la bonne humeur, l'entrain, la vaillance simple étaient du côté des Russes comme du côté des Français. C'était pour cela qu'on s'entendait si bien pendant les suspensions d'armes.

On tâdié.

Quand on malheu arrevé à cauquon et que se dzeins ne lo sàvont pas onco, lo lào faut apprenndrè tsau pou po ne pas lào bailli onna trào granta émochon tot ein on iadzo. Lo lào faut derè avoué precauchon et ne pas fèrè coumeint on certain vòlet dè carbatier adon dè la moo dè Poudjan.

Poudjan étai on compagnon gras qu'on tasson et qu'avai la frimousse rodzo qu'on pavot, tant l'avai lo sang à la téta. Onna né que se trovàvè pè lo cabaret, que bévessai trà déci ein tourdzeint sa pipa, m'einlève se n'eut pas on attaquà, que ma fài se laissà tsezi perque bas su lo pliantsi. Quand lè dzeins lo viront étai, sein budzi, lo reléviront ; mà l'uront bio lo sécàorè po lo reveilli et lài frottà la téta avoué dào venégro po lo fèrè reveni, rein ne fè. L'étai bo et bin moo.

Ora, n'étai pas question ! ne poivè pas restà à la tsambra à bâirè et lo fail-lai eimportà tsi li et préveni sa fenna. Ma fài, cein n'étai pas onna galéza coumechon et cliào qu'étion quie, ne tsaillessont pas dè la fèrè, kà quand on cognai lè dzeins on renasquè dè lào derè dai z'affèrès que lào font dè la peina.

Adon lo carbatier criè son vòlet, qu'étai tot novè dein lo veladzo et lài dit d'apliyi po remenà Poudjan. Mettont lo pourro diablo su on pou dè paille dein lè redalles et lo couvront avoué lo cliorà.

— Ora, se fa lo carbatier à son vòlet, alladè tot balameint et pi tatsi dè ne pas épouàiri sa pourra fenna ein lài deseint l'affèrè trào rudo ; ditès-lo lài petit z'a petit, coumeint se n'étai pas onco moo.

— N'aussi pas poàire, noutron maitrè, repond lo vòlet, ne su pas on enfant et mè tserdzo dè fèrè la coumechon ào mi.

Lo gaillà modè avoué lo tsai et quand l'est dévant tsi Poudjan, ye tapè à la porta, kà l'étai cotàie et tot lo mondo droumessai.

On momeint après, l'out qu'on àovrè onna fenétra et ye vai onna fenna ein béguina que demandè quoui tapè.

— Est-te vo qu'ètès la véva Poudjan ? se lài fà lo vòlet.

— Su bin madama Poudjan, repond la pernetta, mà ne su pas véva.

— Na ! Voudrià-vo frémà avoué mè ? Eh bin veni vai vairè !...

Et l'est dinsè que cé tsancro dè tâdié a fé po preparà la pourra fenna à apprenndrè la moo dè se n'hommo.

Pour nos lectrices.

Une nouvelle ligue vient de se former de l'autre côté de la Manche, celle de « l'anticorset ». Il ne s'agirait rien moins que de supprimer absolument le corset et pour bien affirmer cette prétention, la ligue se propose d'organiser prochainement, à Liverpool, une exposition de figures de cire, de mannequins, qui montreront toutes les déchéances physiques qui sont dues à l'usage du corset et ses conséquences sur la santé et la beauté du corps de la femme.

Je ne sais si cette ligue trouvera grand nombre d'adeptes en France ; j'en doute, car les Françaises et les Parisiennes surtout sont trop fières de leur jolie taille cambrée pour l'augmenter d'un centimètre. Un corset parfaitement fait par une bonne faiseuse, bien à votre taille, souple surtout, sans busc exagéré, est plutôt un soutien pour le buste qu'une fatigue. Les femmes un peu fortes ne pouvant absolument pas se passer de corset, les nouvelles ligueuses ne se recruteront que parmi les femmes minces, aux tailles de roseau.

Dans un autre ordre d'idées, il est question de proscrire de la toilette féminine toutes les ravissantes fantaisies que l'on composait avec la dépouille de milliers de petits oiseaux. C'est Mme Casimir-Perier qui vient de décréter la grâce de toutes ces mignonnes bestioles, car les conséquences de ce massacre sont très graves dans les campagnes, et les agriculteurs ont jeté un cri d'alarme auquel l'Etat ne pouvait rester sourd. Les insectes nuisibles se multipliant à l'infini depuis la mort de tous les petits oiseaux champêtres dont ils étaient la nourriture, et les récoltes étaient menacées par ces insectes. C'est cette sérieuse raison qui a été cause d'une telle modification dans la mode.

Les oiseaux seront donc remplacés sur les chapeaux par des fleurs de velours, de satin d'une fraîcheur et d'un coloris ravissant ; les pensées, les chrysanthèmes, les gardénias, les dahlias, les violettes sont les fleurs préférées.

Beaucoup de toques charmantes sont en velours drapé chiffonné ; on prépare des ca-

briquets de feutre souple, des plateaux de feutre qu'on forme sur la tête.

Une nouveauté est la grosse « paille de feutre », formée de petites bandes de feutre nattées et de ganses de soie de même ton que le feutre, qui donnent à cette fantaisie tout à fait l'apparence brillante de la paille. Ces pailles de feutre se font en toutes nuances.

Une coquette petite forme de chapeau rond et le tricorne « petit marquis », dont une des pointes avance un peu sur les cheveux frisés devant; dans le creux, de chaque côté, on pose soit un chou de velours, soit une fleur ronde sans feuillage, puis quelques coques de satin bien élançées par derrière suffisent pour garnir ce chapeau.

Les chapeaux ronds pour l'hiver seront de moyenne taille, bien entrant sur la tête, servant au moins à protéger quelque peu du vent, du froid, tandis que les chapeaux ronds immenses, découvrant le front, le cou, sont très gênants dans l'usage journalier. On les garde pour les cérémonies, les mariages.

Le dernier caprice du jour est de porter sa montre attachée à une ancienne chaîne de cou démodée, dont on s'entoure la taille, avec la montre dans le ruban de ceinture.

(XIX^e Siècle.)

MARJOLAINE.

Choses à savoir.

Prendre en quelque sorte les gens par le collet pour leur dire : Ecoutez-moi; les pousser du bras, les tirer par les boutons de leur habit, s'approcher d'eux au point de toucher presque leur visage, sont des manières inconvenantes, et, sans crainte d'être accusé d'impolitesse, on peut se hâter de fausser compagnie à ceux qui vous obsèdent pareillement.

C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents.

C'est une marque de familiarité assez grande que de ne pas commencer immédiatement une lettre par *Monsieur* ou *Madame* et de rejeter ces mots après quelques autres, comme par exemple : « J'ai reçu votre lettre, *Madame*... »

On peut dire, quand on est un peu intime, *Cher Monsieur*, *Chère Madame*; mais il faut se garder de mettre *Mon cher Monsieur*, ce qui fait un désagréable pléonasme.

L'usage du paraphe ou griffe va de plus en plus se perdant. Si l'on adopte quelque trait de plume comme addition à la signature, il est de bon goût de choisir le plus simple. Le meilleur est de n'en adopter aucun, sinon une espèce de queue faite naturellement à la dernière lettre du nom. Toute autre fioriture sentant le travail est affectée.

Côtelettes à la milanaise.

Parez avec soin six côtelettes; trempez-les dans le beurre fondu et panez-les fortement avec de la mie de pain bien assaisonnée de sel et de poivre. Battez six œufs, blanc et jaune, trempez y les côtelettes déjà panées, et panez-les une seconde fois avec de la mie de pain mêlée de moitié de fromage parmesan. Appuyez fortement sur cette seconde panure, afin que chaque surface des côtelettes en absorbe le plus possible. Faites fondre 250 grammes de beurre frais; faites y frire les côtelettes ainsi préparées afin qu'elles prennent une belle couleur. Dressez-les en couronne et remplissez le puits avec le macaroni à l'italienne. Versez sur le tout une sauce tomate, additionnée d'une tasse de consommé réduite avec un demi-verre de vin de madère et quelques cuillerées de rôti.

Soupe farine à la Lorraine. —

Faites roussir à sec, et sans beurre, de la farine dans une poêle; délayez-la toute chaude dans du lait. Ajoutez sucre et cannelle en poudre. Faites cuire ce mélange en tournant toujours. Au moment de servir, liez-le avec jaunes d'œufs et versez sur croûtons frits ou tranches de pain grillées, au choix.

Mot de la dernière charade :

Orange. — Les personnes qui ont deviné sont si nombreuses qu'il ne nous est pas possible de publier les noms. — Le tirage au sort a donné la prime à M. Bize, à Orges.

Logogriphe.

Par quatre pieds j'entends, et par trois je réponds.

Boutades.

Deux fillettes sortent de la distribution des prix. L'une chargée de beaux livres illustrés, l'autre les mains vides. Arrivée à la porte de l'école, celle-ci se tournant vers sa compagne :

— Prête-m'en un... pour passer dans la rue !

— Monsieur Taupin, dit la vicomtesse, aujourd'hui il faut être réservé dans vos propos, nous avons des jeunes filles.

— Madame, répond le philosophe, on peut toujours dire, sans crainte, des légèretés devant les demoiselles. Si elles ne comprennent pas, c'est sans inconvénient... Si elles comprennent, on ne leur apprend rien de nouveau.

— Pourquoi pensez-vous que nous avons une autre cuisinière ?

— Autrefois, je trouvais toujours des cheveux rouges dans la soupe; maintenant, ce sont des noirs.

Arithmétique enfantine.

Le père. — Si on te donne trois gâteaux d'une part et cinq de l'autre, combien en auras-tu ?

L'enfant. — J'en aurai... assez.

Entre territoriaux :

Le capitaine. — Lieutenant, vous commandez un peu mollement.

Le lieutenant. — Défaut d'habitude, mon capitaine, à la maison, c'est toujours ma femme qui commande.

Une dame achète des jarrettières dans un magasin de nouveautés. Le commis les enveloppe et les remet gracieusement avec le traditionnel :

— Et avec cela, madame ?

— Avec cela?... je ferai tenir mes bas.

A l'école :

Le maître. — Si mes trente élèves mangent en tout 120 pommes, 150 pruneaux et 90 abricots, qu'aura chacun d'eux ?

L'élève. — Mal au ventre.

On parlait devant Calino d'un endroit mal fréquenté et peu sûr.

— Oh! moi, dit Calino, quand je traverse un endroit dangereux, pour ne pas être surpris par derrière, je le passe à reculons.

Chanteclair a une peine énorme à entrer dans une paire de bottines neuves.

— Ah ça! en finiras-tu? lui dit un ami.

— Hélas! soupire Chanteclair, je vois bien que je ne pourrai pas mettre ces bottines avant de les avoir portées un jour ou deux.

L. MONNET.

AVIS. — Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1895, recevront ce journal gratuitement durant les mois de novembre et décembre de l'année courante. — Prix de l'abonnement : Pour la Suisse, fr. 4.50; pour l'étranger, fr. 7.20.

**AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1895
Papeterie L. Monnet
3, PÉPINET, 3**

**VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & Fils, Lausanne.**

**FABRIQUE DE
VASES DE CAVES OVALES & RONDS
AINSI QUE DE
FUTS DE TRANSPORT
pour vins, bières et liqueurs.**

**AUGUSTE GEBEL
GRAND COMMERCE DE BOIS POUR TONNELLERIE
à ZÜRICH**

Service prompt et soigné, à des prix très modérés. — Meilleures recommandations. — Diplôme de 1^{re} classe à l'Exposition de Zurich. (H. 10027 L.)

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWART.